Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 17 (1941-1942)

Heft: 9

Artikel: Autor de la guerre

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-709491

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

auf der mir abgewandten Deckungsseite springt. Nicht aber, wenn das Geschoß um wenige Meter weiter fliegt, was sich bei den Streuungsverhältnissen des Artilleriefeuers ohne weiteres ereignen kann. In Berücksichtigung, daß das Artilleriefeuer nicht so dicht ist wie das Mg.-Feuer, daß aber Deckungen nur in bedingtem Maße schützen, kommen wir zur altbekannten, und von allen Kriegsteilnehmern immer wieder befürworteten Verhaltungsmaßregel: Das rasche Durchspringen des Artilleriefeuers bietet die beste Gewähr, mit heiler Haut davonzukommen, denn wenn ich diese Zone durchsprungen (unterlaufen) habe, ist die Gefahr vorbei. Das Artilleriefeuer verfolgt mich nicht mehr, das Mg.-Feuer verfolgt mich dagegen auf Schritt und Tritt.

Ganz besonders verdient das Verhalten gegen Artilleriefeuer in der Verteidigung erörtert zu werden. Hier kann von einem Durchspringen (Unterlaufen) des Feuers nicht die Rede sein. Es gibt Lagen, wo man eben keine andere Wahl hat, als das ganze Artilleriefeuer über sich ergehen zu lassen. Die Verluste sind groß! Die seelische Wirkung, welche diese **sichtbaren** Verluste auf einen ausüben, ist groß. (Im Angriff läßt man die Gefallenen hinter sich, man sieht nur die Lebenden, die Toten sieht man nicht — nicht mehr. Man stürmt, man jagt nach vorn. In dieser Beziehung ist der Angriff die Flucht nach vorn.) In der Verteidigung sucht man Zuflucht in bombensichern Unterständen. Bombensicher ist zwar ein recht relativer Begriff: **Wie lange** ist ein Unterstand bombensicher?! Begnügen wir uns besser zum voraus mit einem **splittersichern Unterstand,** damit ist schon viel erreicht.

Eine sehr zweckmäßige Art, sich dem Artilleriefeuer zu entziehen ist ein Wechseln der Stellung, was gleichbedeutend einem vorübergehenden Ausweichen nach der Seite oder nach der Tiefe, ist. Wie weit soll und darf ausgewichen werden? Um den Betrag der Artilleriestreuung, das sind 100—200 Meter. Dabei wollen wir uns klar darüber sein, daß auch der Angreifer nicht näher als um die Streuungsentfernung an unsere Stellung herankommen kann, wenn er nicht riskieren will, durch seine eigenen Geschosse umzukommen. Sobald nun das feindliche Artilleriefeuer vorüber ist, bzw. sich verlegt, beginnt ein wahrer Wettlauf für beide Parteien um unsere alte Stellung. Dieser Wettlauf bedeutet für uns nichts anderes als ein scharf durchgeführter Gegenstoß. Sieger ist der raschere, der entschlossenere, der rücksichtslosere, der kühnere, und nicht der, welcher mehr Waffen hat oder numerisch überlegen ist!

Autour de la guerre

Lorsque le chancelier Hitler annonçait, dans son dernier discours, qu'une très grande bataille était en cours depuis quelques jours, et bien que les détails de cette opération ne fussent pas encore connus, il était facile d'imaginer que l'effort allemand se porterait sur le centre avec Moscou comme objectif principal. En effet, la politique de guerre de la Wehrmacht n'a rien de bien mystérieux: elle tend à détruire l'armée russe et par conséquent à s'emparer de tous les centres vitaux de l'ennemi. Il s'agit peut-être moins pour elle de conquérir des territoires que de désarticuler, de briser, de ruiner l'appareil militaire des Soviets et l'empêcher de se reconstruire en le privant des grandes régions industrielles ou agricoles. Si après Odessa, Léningrad et Moscou tombaient, la guerre sans doute continuerait encore, mais les forces de la Russie seraient si affaiblies qu'elles ne pourraient plus opposer un front continu aux armées allemandes et qu'elles se trouveraient promptement réduites à ne lui opposer qu'une guerre de guérillas.

C'est là du moins la suite logique des événements telle qu'on peut l'imaginer dans les circonstances actuelles, mais les armées russes nous ont démontré jusqu'à maintenant que lorsqu'elles reculent, elles ne sont pas en déroute et que leurs retraites, si importantes soient-elles, ne les ont point empêchées de se reconstituer plus en arrière après avoir rompu le contact avec l'ennemi.

On est en droit de se demander si l'aide des Anglais et des Américains arrivera à temps pour compenser les pertes russes qui doivent être considérables si l'on en juge par la série d'échecs subis en face de la Wehrmacht. C'est aussi pourquoi le haut commandement allemand pousse à fond son offensive et cette fois en direction de Moscou, escomptant que la guerre de siège fera tomber Léningrad, une fois ou l'autre. Moscou aux mains des Allemands, il sera alors loisible à ces derniers d'engager le plus gros de leurs forces sur la route du Caucase qui est la route des pétroles. Mais ces suppositions sont subordonnées aux pertes, considérables aussi, que l'armée allemande aura subies au cours de cette gigantesque campagne.

*

La presse du Reich a donné quelques précisions sur ce qu'une division consomme par jour.

On doit prévoir, dit-elle, un minimum de 7 tonnes de vivres: notamment 8000 boules de pain, plus de 800 kilogrammes de beurre, 1600 kilogrammes de fromage, 640 kilogrammes de sucre, 160 kilogrammes de vrai café et 320 d'ersatz, etc.

En outre, on distribue chaque jour aux hommes d'une division 96,000 cigarettes, ou 54,000 cigares ou 400 kilogrammes de tabac.

Presque tout doit être apporté d'Allemagne ou du gouvernement général de Pologne, car on ne trouve à peu près rien en U.R.S.S., les Russes incendiant presque toujours les dépôts de vivres qu'ils n'ont pas pu évacuer durant leur retraite.

On ne se rend compte à l'énoncé de ces chiffres quels doivent être les problèmes à résoudre chaque jour par les services d'arrière des armées allemandes.

*

Les témoignages allemands eux-mêmes sont unanimes à reconnaître la bravoure tenace du soldat russe.

«Il ne se rend pas», rapporte un officier de la Wehrmacht, tandis qu'un autre souligne son «manque de sensibilité». Cette indifférence devant la mort tient assurément au caractère fataliste de la race.

Le général Marbot a raconté, à ce sujet, un fait caractéristique. «Un soir des batailles napoléoniennes, a-t-il écrit dans ses ‚Mémoires', une troupe russe se défilait sous nos feux, dans la neige et dans la nuit. Pour qu'elle passât inaperçue et pût ainsi faire sa retraite, les soldats avaient reçu l'ordre de glisser dans les ténèbres en restant muets à tout prix. Les nôtres, inquiets de ces ombres mouvantes, qu'ils discernaient à peine, tiraient sur elles à courte distance. Les blessés russes tombaient sans laisser échapper un gémissement, et leurs camarades passaient, sauvés par ce silence.»

Il est à remarquer que le Russe, malgré l'acharnement qu'il y montre, n'a jamais aimé la guerre. On ne trouve que rarement des motifs guerriers dans la musique et la littérature russes. La poésie populaire ne connaît pas de chants de combat.

Les plus belles marches aux sons desquelles défilaient les régiments impériaux étaient toutes d'origine occidentale.

L'ancienne armée moscovite marchait à l'assaut aux tristes et graves accents de chants religieux.

Malheureusement le type «russe» se complique aujourd'hui du type «communiste» dont la doctrine appelle de nos jours, presque automatiquement, la guerre sous toutes ses formes.

*

Après la défaite, il faut reconstruire. C'est pourquoi en France on a pu lire dernièrement dans tous les journaux l'appel suivant:

«Héritière d'un passé glorieux, fidèle à ses traditions, mais orientée vers l'avenir, l'armée nouvelle demeure responsable de l'honneur de la patrie, gardienne de l'empire et garante de notre unité. Servir dans l'armée, c'est participer de la façon la plus ardente à l'œuvre de rénovation nationale.

C'est aussi mener dans une atmosphère de camaraderie et d'entr'aide une vie énergique attrayante, exemple de soucis matériels, car sous le ciel de France ou celui d'outre-mer, l'armée métropolitaine ou l'armée coloniale permet à chacun de satisfaire ses aspirations.

Servir dans l'armée, c'est enfin penser à son propre avenir. L'armée prépare le retour à la vie civile par les cours de perfectionnement et par l'instruction professionnelle qu'elle donne a ses membres, les primes, les pécules ou la retraite, fruit des années de service, favorisent leur établissement futur.

Jeunes Français, venez sous les plis du drapeau de l'armée nouvelle. Mettez vos forces au service de la Patrie e aidez-nous à refaire la France.»

Chronique militaire

Un prodigieux effort d'adaptation

Dès le début des hostilités, le problème aérien d'ordre tactique se compliqua, pour tous les belligérants, d'une question de production de matériel. En septembre 1939, les réserves de matériel étaient assurément considérables. Mais elles connurent, selon le rythme du conflit, une usure, un épuisement, un amoindrissement qui allèrent grandissant. Tout en assurant la formation du personnel volant — un personnel particulièrement choisi et longuement instruit —, il fallut également, et à un rythme tout aussi accéléré, assurer non seulement le renouvellement des machines de combat, mais encore produire des appareils de types nouveaux, répondant aux expériences quotidiennement acquises au feu. La tâche fut bien vite terriblement lourde. Et c'est ce qui permet de dire que dans ce domaine, l'effort d'adaptation des belligérants, effort industriel et effort technique, a été et continue à être prodigieux.

Dans son dernier discours du 3 octobre 1941, le Chancelier Hitler a d'ailleurs souligné un aspect de cette question en déclarant: «Les machines qui aujourd'hui roulent, tirent ou **volent,** chez nous, ne sont pas les machines avec lesquelles nous roulerons, tirerons et **volerons** l'année prochaine». Dans cet ordre d'idée, ce qui est une réalité pour l'Allemagne, l'est également pour les autres pays en guerre.

En résumé, on conçoit aisément que la guerre aérienne de 1941 impose, infiniment plus qu'en 1918, des exigences énormes au commandement des armées modernes. Ces exigences semblent même plus lourdes que pour les diverses armes, la marine comprise. Pour cette dernière, il convient aux chantiers navals de construire les vaisseaux de remplacement, et aux formations-écoles de former les équipages nécessaires. Mais en aviation, le labeur des ingénieurs constitue une course de vitesse pour parvenir à créer des appareils toujours plus rapides, plus puissants, en un mot plus modernes, selon des conceptions constamment revues et améliorées au gré des expériences. L'instruction des aviateurs devient de plus en plus délicate et difficile, elle exige un choix spécial, des qualités exceptionnelles de la part des nouveaux élèves-pilotes, qui se doublent de tireurs d'élite, de radiotélégraphistes hautement entraînés, d'athlètes au véritable sens du terme et même d'observateurs aériens de premier ordre.

Et c'est ainsi que de mois en mois, la guerre des airs, qui mit largement à contribution les grosses réserves de modèles anciens ou relativement récents d'avions, connaît actuellement sa phase «industrielle». Les progrès techniques foudroyants des uns et des autres sont ignorés pour la plupart. Dès l'après-guerre, ils marqueront dans les annales aéronautiques. Chaque semaine, des séries d'appareils ultra-modernes sont lancées sur les aérodromes des divers fronts, escadrilles qui se voient à leur tour remplacées par des machines plus perfectionnées encore. Cette lutte de vitesse dans la fabrication aéronautique n'a jamais atteint une importance aussi capitale qu'à notre époque. Tout laisse entendre d'ailleurs que cette lutte se développera encore, avec l'âpreté de celle des champs de bataille. Alors que d'un côté, l'Angleterre dispose de ses propres moyens et de ceux des Etats-Unis, d'un autre côté, le Reich possède à son actif presque tous les moyens de production d'Europe. On imagine, par ce simple rappel, l'envergure de la lutte technique en cours.

Ce développement des moyens techniques donnera à la 5e arme une valeur toujours plus évidente. Les interventions des ailes au combat se poursuivront et se répèteront de manière toujours plus suivies, soumettant les objectifs à un martellement continu. Dès maintenant, la technique sait et peut lutter contre les rigueurs de l'hiver. Lorsque le colonnel Lindberg, le premier, franchit l'Atlantique Nord, les ailes de sa machines se couvrirent de glace; le glorieux aviateur faillit échouer dans sa tentative, en raison du poids supplémentaire que représentait ce phénomène atmosphérique, et du risque de rupture des surfaces portantes qui en résultait. D'autres pilotes durent leur échec et leur mort, en Atlantique Nord et ailleurs aussi, à cette cause déterminée. A cette heure-ci, le gel n'est plus un danger pour l'aviation moderne. Il en est de même du brouillard, grâce au vol sans visibilité extérieure, système de pilotage que l'aviation commerciale connaissait déjà, il est vrai, avant-guerre.

En bref, le conflit aérien se déroule tant sur terre que dans les airs. Les effectifs de spécialistes qu'il réclame sont chaque jour plus nombreux et mieux outillés. C'est dire que les mois prochains nous apporteront peut-être des innovations insoupçonnées, nouveautés jugées aujourd'hui improbables, même irréalisables, et qui demain ne donneront lieu qu'à quelques lignes de commentaires brefs, en «dernière heure».

L'histoire de l'aéronautique est encore en pleine évolution. Sans remonter à Jules Verne, on se souvient qu'il y a trente ans plusieurs promoteurs avaient affirmé les possibilités que l'aile mécanique présenterait en un avenir assez bref. Ils n'avaient point eu tort. Et cependant, bien peu furent ceux qui acceptèrent à l'époque leur jugement et leurs avis. Que constituent trois décades au gré des années? Actuellement, en moins de 12 mois, les théories d'ordre aéronautique sont à même d'entrer elles-mêmes dans les annales, pour faire place aux nouveautés que nous assure la science.

Cap. Ernest Naef.